

Vol. XXe — 40e année  
Juillet-Août 1959  
Montréal No 10



**Le Précurseur**

# Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur: † Mgr Paul Touchette, P.A.V.G., 10 octobre 1958.

Nihil obstat: François Brouillette, ptre. 15 décembre 1958.

Vol. XXe — 40e année

Juillet-Août 1959

No 10

Revue bimestrielle, publiée  
par les Sœurs Missionnaires  
de l'Immaculée-Conception.

#### ABONNEMENT :

Par an.....\$1.00

A vie.....20.00

Pour tout changement  
d'adresse, ne pas oublier  
d'envoyer l'ancienne et la  
nouvelle.

#### AVANTAGES :

Les abonnés participent  
aux prières, travaux et sa-  
crifices de toutes les Reli-  
gieuses de la Communauté,  
particulièrement des Missio-  
naires à l'œuvre dans les  
cinq parties du monde.

De plus, une messe est  
célébrée chaque semaine pour  
les abonnés vivants et une  
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi  
postal de la deuxième  
classe, Ministère des  
Postes, Ottawa.

## SOMMAIRE

<i>Le pêcheur des Iles</i> .....	435
Sœur Saint-Edmond, m.i.c.	
<i>Les maris africains et les sciences domestiques</i> .....	441
Sœur Sainte-Alexandrine, m.i.c.	
<i>Dans un coin de brousse</i> .....	447
Sœur Marie-Viateur, m.i.c.	
<i>Tuez-moi donc !</i> .....	450
Sœur Marie-de-Fatima, m.i.c.	
<i>La légende du chapelet bouddhique</i> .....	456
Sœur Joseph-Arthur, m.i.c.	
<i>A toi qui crains la vie missionnaire</i> .....	459
<i>Fantaisie japonaise sur les insectes</i> .....	463
Sœur Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.	
<i>Barbato</i> .....	469
Sœur Saint-Amédée, m.i.c.	
<i>Au nouveau poste d'Ambohibary</i> .....	472
Sœur Saint-Rémi-de-France, m.i.c.	
<i>Comment l'Ilang-Ilang mérita sa floraison</i> .....	475

---

---

#### Page-couverture :

*Lolita revient du marché.*

# Le pêcheur des Iles



ILES PHILIPPINES

par Sœur SAINT-EDMOND <sup>1</sup>, m.i.c.

Chaque soir, quand le fugace crépuscule des tropiques a déployé ses voiles sur la nature, la baie de Manille présente un spectacle que plus d'un touriste étranger prendrait aisément pour un carnaval flottant. De multiples bateaux de pêche la sillonnent en tous sens, sous la féerie de lumières étincelantes qui étoilent l'obscurité et plongent des rayons d'or dans les eaux.

Ces barques, montées par des centaines d'hommes, s'affairent à la recherche des quelque cent cinquante espèces de poisson qui peuplent la

baie. Dans ce vaste et inépuisable bassin, large de vingt-cinq milles, on capture annuellement sept millions de kilogrammes de faune marine, faible portion cependant du total des pêcheries aux Philippines. Plus peut-être qu'aucun pays du monde, l'archipel présente des conditions favorables à la pêche; ses sept mille îles donnent accès à d'immenses étendues d'eau, lesquelles procurent au peuple d'incalculables ressources. Avec un programme systématique d'exploitation, les Iles Philippines pourraient tenir le premier rang dans le monde pour

<sup>1</sup> Irma De Ladurantaye, de Cap Saint-Ignace.



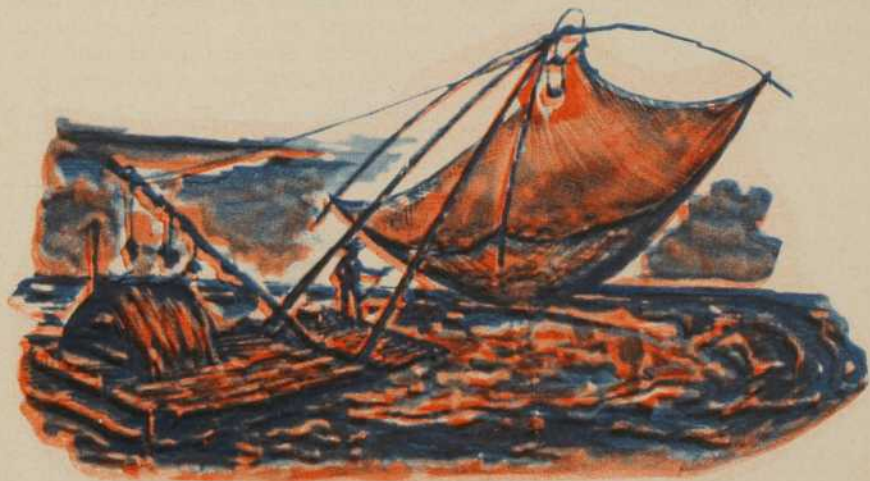
l'exportation du poisson.

En fait d'instruments de pêche, les dernières inventions opèrent sur le principe du radar et facilitent singulièrement les captures en signalant le passage des bancs de poisson. Cependant, le pêcheur ordinaire ne possède pas ces instruments modernes, ni même un bateau de pêche. Tout ce qu'il peut avoir en propre est une nombreuse famille et peut-être une légère *banca*. Il travaille donc avec d'autres et se joint de préférence aux équipes de nuit car l'obscurité favorise son labeur et lui fait escompter une excellente prise. S'il existe quelqu'un qui n'aime pas la lune, c'est bien lui; il reproche à l'astre des nuits d'attirer le poisson par sa réflexion sur les eaux, et de l'empêcher ainsi d'entrer dans ses filets.

Les préparatifs d'une expédition de pêche commencent vers quatre heures de l'après-midi. A ce moment, le village s'anime et toute la place monte en effervescence. On voit le pêcheur scruter l'horizon: le temps sera-t-il propice? Parfois, le flot mu-

tine et la brise se montre méchante, mais il ira quand même à son dangereux métier car il n'a pas d'autre choix. Pendant que les uns ramassent les filets et les portent au rivage, les autres tirent des abris les barques motorisées ou les petits voiliers, puis ils appareillent au milieu du brouhaha et des couleurs locales habituelles. Bientôt la nuit tombe et les hommes de la mer partent, pleins d'espoir. Pour eux, la pêche n'est pas une simple industrie mais une merveilleuse aventure. Quelle fête de tirer du fond des eaux un filet bien rempli! et quoi de plus exaltant que de voguer sur ces profondeurs mouvantes à la clarté bienveillante des étoiles! Là-bas sur la rive, les huttes de nipa avec leurs baies illuminées clignotent aux marins un anxieux au revoir, pendant que la vaillante flottille glisse vers le large.

Souvent les pêcheurs parcourront la baie pendant plusieurs heures



avant d'y découvrir les masses itinérantes éparpillées sous les eaux et de pouvoir jeter leurs filets. Ils travaillent ferme toute la nuit, aux prises parfois avec une mer mauvaise et des vents contraires. La phase la plus ardue de l'entreprise consiste à tirer hors de l'eau un réseau immense et lourd comme du plomb, pendant que les barques l'encerclent en avançant pouce après pouce. Au point du jour, la flotte revient vers la rive où les femmes l'attendent avec leurs larges paniers. Elles procèdent aussitôt au triage du poisson, lequel est vendu sur place puis apportant ce qui reste, elles le salent copieusement dans des jarres ou bien le font sécher sur un treillis de bambou au brûlant soleil de la cour. Ensuite, elles retournent au rivage, avec leurs marmots sur les talons et le bébé à la hanche, selon la coutume du pays; aidées des petits, elles recueillent dans le sable les crabes et autres mollusques comestibles qui augmenteront un peu le revenu familial. En touchant le bord, les hommes ont monté leurs barques sur la berge pour les nettoyer et les réparer au besoin. Ils emportent les filets, et les hissent sur des perches pour la routine quotidienne du séchage et du repressage.

Parfois la lune brille et les expéditions de pêche en haute mer sont suspendues temporairement. Alors le pêcheur prend son *sakag* (araignée). Avec ce filet triangulaire, il peut capturer le gros poisson n'importe quand dans les eaux peu profondes. Il attrape les petits à l'aide du carrellet, rejetant à l'eau le trop menu fretin qui d'ailleurs se remet vite de son émotion. Le *salakad*, utilisé par

endroits, est une sorte de trappe en forme de panier dans lequel le pêcheur saisit le poisson avec la main nue. Dans les eaux claires des courants et des rivières, on emploie le harpon. L'homme, muni de lunettes spéciales, poursuit les carpes géantes avec tant d'adresse qu'aucune n'échappe à son œil exercé. Aperçoit-il sa victime, il ajuste la fouine, lance le coup... et prend un succulent dîner. Les Chinois de l'archipel pratiquent surtout la pêche au cormoran; ils ont soin de tenir ces oiseaux en laisse pour les empêcher d'avaler leur proie.

Certains pêcheurs n'utilisent encore que des méthodes archaïques et un outillage très primitif mais, grâce à leur entraînement et à leur habileté, ils savent tirer parti des coutumes d'autrefois — excellentes au temps de grand-père — et la mer, toujours bonne, récompense largement leurs efforts. Du reste, la Providence a développé au cœur du pêcheur philippin un courage indomptable et quelquefois une véritable passion pour son rude métier. Aucune difficulté ne l'arrête. Son attitude d'endurance et d'optimisme est simplement émouvante. « Il est fou, répète-t-il à tous, il est fou de ne pas espérer malgré la misère, l'insuccès... » La pêche, voilà son destin! et les agrès de pêche, son unique possession. Sa hutte de nipa, il la construit face à la mer qui lui procure sa subsistance et l'enchantement continu de ses sites merveilleux, la mer où, quand tout lui fait défaut, il peut toujours tendre une voile ou jeter un filet. Ses économies n'iront jamais à l'acquisition d'une maison plus spacieuse mais bien à l'achat d'une

Un fusil à flèche  
de sa fabrication et des lunettes  
protectrices pour plonger  
dans la mer,  
voilà tout ce qu'il faut au pêcheur  
philippin pour se procurer  
son repas



*banca* neuve; c'est là pour lui et les siens la plus précieuse des richesses. En somme, il mène avec sa famille une existence paisible, idyllique même pour qui aime à vivre sans taxes ni factures d'aqueduc ou d'électricité, sans démêlés avec les collecteurs d'impôts.....

Gypsy de la mer, le pêcheur des îles se révèle philosophe et poète. Battre les océans ou les rivières, y rencontrer à chaque instant un nouveau motif d'admiration, sentir partout le rythme de la nature dans son infinie variété, quoi de plus beau et de plus purifiant! Cette pénétration du divin dans son âme et dans sa vie, il ne peut s'en défendre ni, du reste, l'exprimer. Dans son bateau curieusement appelé *The Sea Roamer* (Vagabond des mers), il fixe sans cesse le ciel ou le courant, et son visage bronzé où luisent des yeux de jais reflète une dignité rude, une imperturbable sérénité. Musicien, comme tous ceux de sa nation, il module souvent des refrains de pêcheurs, des louanges à la mer et à sa bienfaisance.

Hélas! son dur métier l'épuise souvent avant l'âge. Affaibli et usé, il reste quand même lié à la mer et continue à pêcher, accompagnant les jeunes et les aidant de sa longue expérience car, pour lui, l'eau et ses habitants n'ont plus de secrets. Parfois il part seul dans sa barquette et se laisse pousser très loin par le vent. Personne ne le voit rentrer, car il a la nostalgie des marées nocturnes et des paysages de minuit.

Puis, un jour, le vieillard doit rester à la hutte, ne pouvant plus qu'aider à reprendre les filets. Il est encore pêcheur mais en souvenir seulement. Chaque soir, au crépus-

cule, il descend au bord des flots. Un sentiment de propriété le possède: l'immensité bleue n'est-elle pas son héritage et celui de tous les pêcheurs! Ses yeux errent sur la mer, il écoute son silence, sa paix infinie. Doucement, et comme sur la pointe des pieds, les petites vagues viennent tour à tour le saluer amicalement, il sourit et — oh! non, il n'a pas d'illusion — la mer sourit aussi.

Quand son petit-fils veut le ramener à la maison, il supplie:

— Encore un peu!

— Mais le vent est trop frais, grand-père!

— Non, non, il redonne les forces perdues, il apporte les senteurs de la mer... Ne les respire-tu pas, mon petit?

— Respirer quoi, grand-père?

Ah! ces jeunes, ils ne peuvent comprendre!

Et l'aïeul poursuit sa rêverie. Le sommeil est loin, et le bon Dieu, très proche. On devine sa foi invincible, n'a-t-il pas vécu enveloppé du ciel et de la mer? Si souvent il s'est représenté le Christ enseignant, marchant, dormant sur la mer, le Christ qui connaissait bien les pêcheurs et qui a voulu tirer de la mer ses premiers disciples et le chef de son Église. Ah! le bon saint Pierre, pêcheur par excellence, avec quel sourire d'ami il l'accueillera au seuil du paradis!

Aussi, c'est dans une paix sereine que ce vétéran des eaux navigue maintenant vers la rive céleste. Il sait que le Seigneur lui prépare dans l'au-delà une petite *banca* à la matière d'or dans laquelle, rajeuni, joyeux et tout habillé de lumière, il pêchera sans fin dans les océans infinis de l'Amour éternel.

# LES MARIS AFRICAINS et les sciences domestiques

(Causerie prononcée à Lusaka par Sœur Sainte-Alexandrine<sup>1</sup>, m.i.c., au Congrès des Communautés religieuses féminines, du 11 au 20 juin 1958, où l'on étudia le milieu africain en Rhodésie du Nord et les techniques missionnaires de pénétration. Ce fut un échange d'idées et d'expériences aussi enrichissantes que diverses. Les écoles de sciences domestiques, si propices présentement à l'apostolat des femmes, soulevèrent un vif intérêt. Il revint à la Mission de Fort Jameson de faire connaître l'opinion des maris africains, touchant l'éducation des femmes, et de traiter des conditions nécessaires pour que les sciences domestiques atteignent leur but éducatif et apostolique.)

Les maris africains en général, du moins en Rhodésie du Nord, sont vraiment intéressés à ce que leurs femmes étudient les sciences domestiques. Pourquoi? Parce qu'ils placent leurs espérances, comme les autres humains, en ce qui semble devoir rapporter quelque avantage. Plusieurs même croient que l'initiation des femmes aux arts ménagers est la clef du succès, dans l'effort tenté pour améliorer le standard de la vie africaine et l'élever autant que possible au niveau de l'européen. Les uns apprécient la valeur des sciences domestiques pour le bien que toute la famille en retirera, tandis que les autres s'arrêtent à leur intérêt personnel.

Des faits confirment cet énoncé: M. Tembo aimerait voir son épouse fréquenter le Centre des Sciences domestiques pour qu'elle y apprenne le soin des enfants, la tenue du logis, l'art d'être une maîtresse de maison accomplie. M. Cibwana s'informe si l'on enseigne chez nous les méthodes

des étrangers, en sorte que les Africains éduqués puissent adopter le genre de vie des Européens: « Le temps est venu pour les Africains, remarque-t-il, d'avoir le même standard de vie que les Européens, et cela ne peut se réaliser qu'à travers l'éducation des femmes. » M. Mwale désire que son épouse s'enregistre comme étudiante, à l'instar de la femme de son voisin, « laquelle n'est plus jamais désœuvrée: elle coud, tricote, reprise, et sa maison brille de propreté. Elle sait aussi cuire le pain et les gâteaux, préparer la confiture de mangues et de nouveaux assaisonnements pour la *sima*. » Mme Banda compte parmi nos élèves depuis une semaine seulement, et son mari s'enquiert déjà: « Sera-t-elle bientôt capable de me tricoter un chandail et des bas? de me coudre une chemise à la machine? d'apprêter un rosbif? de confectionner des gâteaux? » M. Phiri nous livre cette confiance: « Ma plus grande ambition est de donner à mes six enfants une bonne

<sup>1</sup> Evelyn O'Neill, de Québec.



Sœur Saint-Epiphanie (Gemma Ouellet, de Saint-Epiphanie)  
chez une de ses élèves de l'Ecole des Sciences domestiques.  
Les étoiles apposées au tableau d'honneur témoignent des succès  
de cette maman africaine dans la bonne tenue de sa maison.

éducation, mais comment y parvenir si leur mère n'est pas en mesure de les aider et de continuer l'œuvre de l'école? De grâce! acceptez ma femme au Centre et enseignez-lui à élever les enfants, à coudre et à repriser! »

Le cas de M. Phiri est celui de 95% des Africains éduqués. Tandis que le mari a étudié huit, dix ou douze ans, le bagage de connaissances de la femme se borne à ceci: broyer le maïs au *thuli*, cuire la *sima*, écosser les fèves, écaler les arachides. Si l'on considère les possibilités de développement dont on a favorisé l'élément masculin, il faut avouer qu'on a négligé l'élément féminin. La disproportion existant entre l'édu-

cation de l'homme et l'éducation de la femme est la cause du malheur de nombreux ménages. Là se trouve la source de tant de mécontentements et de séparations. Un garçon qui a poussé ses études jusqu'à la onzième année et qui épouse une fille de la brousse, quasi illettrée, s'en fatiguera vite, et après un an ou deux, s'en choisira une autre plus délurée. Cette triste aventure, point du tout rare, serait évitée si les deux conjoints jouissaient de la même éducation, partageaient les mêmes pensées, les mêmes goûts, les mêmes aspirations. L'épouse serait alors respectée de son époux.

Tout le monde admet qu'il est urgent d'appuyer sur la formation des femmes et des filles. Mais pour



en arriver là et obtenir des résultats concrets la coopération des maris ou des pères de famille est indispensable. Au foyer africain — c'en est la coutume — il appartient à l'homme de prendre toutes les décisions, et la femme dépend de lui dans les moindres détails. Ainsi, s'il a décidé qu'elle suivra ou ne suivra pas le cours des sciences domestiques, l'affaire est classée. Nombre de femmes souhaiteraient venir au Centre mais en sont empêchées par l'obstacle argent. Parmi nos élèves plusieurs ont dû vendre de la farine et des légumes au marché pour payer leurs frais de scolarité ou acheter les tricots et vêtements qu'elles confectionnent. Autre difficulté: quoique l'on enseigne au Centre une cuisine simple et économique, certaines étudiantes ne peuvent l'introduire chez elles parce que leurs maris refusent d'acheter les ingrédients, les ustensiles et les marmites nécessaires. C'est pourquoi il importe de saisir toutes les occasions possibles d'intéresser les hommes qui nous confient leurs femmes: ils se montreront moins récalcitrants lorsque surgira le point épineux des dépenses.

Dès qu'elles savent coudre et tricoter passablement, nous demandons à nos élèves de confectionner quelque chose pour leurs maris. En outre, elles leur apportent chaque semaine les plats apprêtés à la leçon d'art culinaire. Chacune a chez elle un tableau d'honneur; on y lit les matières au programme: couture, tricot, repassage, tenue de la maison, propreté de la cour, hygiène. Lors de la visite du professeur, des étoiles sont apposées pour toute application pratique des principes enseignés au Centre. Au bout de six mois, les

femmes invitent leurs maris à un *tea-party* organisé et servi par elles, à l'école même. Comme conséquence de cette manière de procéder, la plupart des maris deviennent très intéressés aux progrès de leurs femmes, alors qu'une minorité se cantonne dans leur égoïsme et refusent de collaborer. Il en est même de si intéressés qu'ils ont demandé pourquoi ils n'auraient pas eux aussi leur tableau d'honneur? pourquoi leur travail autour et à l'intérieur de la maison ne serait pas coté?... Il va sans dire que c'est à de tels foyers qu'évolue davantage l'éducation des femmes.

Lorsque nous commençâmes, à Fort Jameson, l'École des Sciences domestiques pour les Africaines, nous ne songions pas à englober les maris dans cette œuvre de formation féminine. Mais le temps et l'expérience nous ont appris que la coopération de ces derniers est absolument nécessaire pour arriver à bonne fin; et depuis, nous avons entrepris de les visiter eux-mêmes à domicile, comme nous le faisons déjà pour leurs femmes.

Quel est l'objet et la valeur réelle de ces contacts? Les visites à domicile nous révèlent la vie des Africains, nous aident à comprendre et parfois même à résoudre leurs problèmes. Au début de notre apostolat, que de choses, que de manières d'agir nous paraissaient inconcevables! Nous aurions voulu tout réformer... Mais nous avons pénétré le milieu familial et découvert ainsi combien nos gens sont liés à leur parenté et à leur tribu! Cette constatation nous rendit plus indulgentes et plus compréhensives et, à partir de ce moment, nous nous sommes



Sœur Sainte-Alexandrine (Evelyn O'Neill, de Québec), en visite dans une famille évoluée de Fort-Jameson.

senties capables de les aider.

Les visites à domicile offrent souvent l'opportunité de réconcilier mari et femme et d'inciter la partie en faute à s'amender. Une de nos chrétiennes, mariée depuis cinq ans, confiait un jour, à son professeur en visite, qu'elle était désespérée et avait résolu de quitter son époux qui ne pratiquait plus sa religion et buvait son salaire. La religieuse lui conseilla de prier beaucoup et lui montra son devoir. Par ailleurs elle rencontra le mari et s'arrangea pour

le voir régulièrement à la maison. Résultat: il cessa ses mauvais traitements à l'égard de son épouse et de ses enfants, et reprit le chemin des sacrements. Tous les dimanches nous voyons la petite famille à la messe.

Les visites à domicile font disparaître le *colour-bar* et les préjugés mutuels. S'asseoir au foyer africain et même y accepter une tasse de thé fait plaisir. L'Africain dit: « Les missionnaires sont des nôtres! »

Les visites à domicile nous gagnent la confiance du milieu. Notre titre

de professeur de sciences domestiques ne nous est qu'un permis d'entrée. Témoigner de l'intérêt et de la sympathie à nos gens, les écouter, tout cela prend du temps mais procure des connaissances précieuses.

Les visites à domicile éclairaient les professeurs chargés de toucher des sujets tels que le soin des bébés, l'hygiène, la tenue de la maison, les devoirs envers Dieu et la famille. Elles sont encore de merveilleuses occasions de ramener à la pratique de la religion des catholiques que le paganisme a repris, parce qu'ils ne connaissaient pas suffisamment leur foi. Par exemple, Ignasio, père de sept enfants et non marié devant l'Église, Esther avait été pendant dix-sept ans sa seule épouse. Étudiante au Centre, elle était visitée chaque semaine par son professeur. Une fois, la missionnaire rencontre Ignasio seul. Le sachant catholique, elle aborde la question de la pratique religieuse et l'engage à faire régulariser son mariage.

—Voulez-vous dire qu'après cela je pourrai recevoir la Sainte Communion? demande Ignasio.

—Pourquoi pas?

Ignasio exulta de joie. Et depuis la famille entière assiste à la messe dominicale; et bientôt Esther et son mari feront bénir leur union.

Les visites à domicile nous ont ancrées dans cette opinion, qu'en général les querelles de ménage, les séparations, sont dues, premièrement, à la mauvaise conduite des maris. Il est vrai que beaucoup d'Africaines non évoluées sont paresseuses et ne semblent pas se soucier d'améliorer leur foyer et leurs habitudes de vie. Mais si l'époux est infidèle et buveur, s'il ne parle à l'épouse que pour

critiquer son comportement ou la tancer sur son manque d'intelligence et d'adresse, rien de surprenant que la pauvre femme devienne apathique et paresseuse! Deuxièmement, les mésententes sont dues à l'extrême différence d'éducation que nous avons signalée; troisièmement aux mauvaises coutumes pratiquées jusqu'au sein des familles chrétiennes! L'homme aussi bien que la femme a été initié de bonne heure aux superstitions et aux coutumes de sa tribu. Or ces pratiques, préjudiciables à la vie chrétienne, devraient être abolies. Là encore, la coopération masculine est absolument nécessaire. On s'efforce d'amener les femmes et les filles à renoncer aux superstitions et aux rites païens: on travaillera en vain tant qu'un effort parallèle n'atteindra pas les garçons de l'école et les jeunes gens. Après cela seulement, l'épanouissement d'authentiques foyers chrétiens ne sera plus chose rare.

Enfin les visites à domicile sont un encouragement et pour la visitée et pour la visiteuse. Celle-ci goûte le bonheur d'apporter un peu de Dieu dans les maisons et celle-là éprouve la joie de s'acheminer vers le bon Sauveur ou de recouvrer son amitié.

Les cadres de cette conférence « Les Maris africains et les Sciences domestiques » ont éclaté sous la chaleur de notre opinion touchant les visites à domicile. C'est que nous sommes persuadées que, sans ces visites, le cours des sciences domestiques ne déterminera qu'une faible évolution dans la vie matérielle de nos Africains et n'aura aucune résonance spirituelle dans les profondeurs de leur âme.



MORONDAVA, MADAGASCAR

# DANS UN COIN DE BROUSSE

par Sœur MARIE-VIATEUR, m.i.c.

(Thérèse Drainville, de Laval-  
des-Rapides)

En fin de semaine, tandis que nos cent cinq pensionnaires s'adonnent à l'entretien de leur linge ou à l'arrangement des fines tresses de leur chevelure, nous partons, Sœur Sainte-Félicité<sup>1</sup> et moi, vers Tanabao, village de brousse à environ un kilomètre de notre Mission.

Le trajet d'une bonne demi-heure de marche, sous un soleil brûlant, ramène parfois en mon esprit le souvenir d'une belle bicyclette C.C.M. qui roulerait si bien sur le sentier durci! Mais la fatigue de cette course disparaît vite, quand surgit la poignée de cases en terre ou en bambou,

<sup>1</sup> Thérèse Leblanc, de Saint-Sylvestre.

groupées autour d'une toute petite église encore en construction. Là, nous attendent des enfants et aussi des adultes désireux de s'instruire des vérités de la Foi.

Plusieurs de ces Malgaches sont catholiques mais comme nous le signalait Mme Marie-Rose, la chrétienne qui nous avait invitées à les visiter, ils sont *kamo* (paresseux) et ne pratiquent pas leur religion, par pure ignorance. Faute de prêtres, ils n'ont pas bénéficié comme nous des enseignements de la sainte Église. Notre apostolat auprès d'eux s'est d'abord limité à la récitation du chapelet dans la pauvre chapelle, puis

à de simples entretiens avec les femmes assises devant leur case pour leur travail de couture. Un jour, on nous conduit chez une dame âgée, sourde et aveugle; elle n'est pas baptisée. De peine et de misère, nous réussissons à la catéchiser et à lui faire désirer le sacrement de la régénération que le prêtre vient ensuite lui administrer.

Depuis le mois de mai, la statue de Notre-Dame du Sourire nous accompagne chaque samedi à Tanabao, où les habitués du Rosaire se réunissent maintenant de plus en plus nombreux. Au murmure des *Avé* succède le chant de cantiques, puis

**Sœur Sainte-Adélaïde (Adélaïde Tremblay, de Saint-Cyprien de Témiscouata) donne une leçon de blanchissage aux pensionnaires de l'École de Morondava.**





**Sœur Marie-Viateur  
(Thérèse Drainville,  
de Laval-des-Rapides)**

la cérémonie se clôt par une courte exhortation en langue malgache.

C'est en revenant d'une de ces tournées apostoliques, qu'un grand bonheur, rêve de toute missionnaire, m'échut en partage. Comme j'arrêtais à l'hôpital, voir la maman d'une élève pensionnaire, un homme m'interpelle :

—Mère, venez vite, un bébé se meurt et il n'est pas ondoyé!

Le cœur rempli d'émotion, je me hâte vers l'enfant mourant. La sage-femme apporte de l'eau, je me recueille un instant et prononce les paroles rituelles : « Marie-Georgine,

je te baptise, au nom du Père et du Fils... »

Le nom avait été choisi par la mère, autrement, j'aurais placé cette petite fille sous le patronage des saintes Marie-Madeleine et Anita, en souvenir de personnes bien chères; ce sera pour la prochaine fois.

Lorsque je repassai le lendemain au même endroit, l'âme de Marie-Georgine s'était envolée en Paradis. Je l'invoque depuis lors en faveur de ses frères Malgaches, des missionnaires à l'œuvre sur la Grande Ile, et de tous ceux qui s'intéressent à leur travail d'apostolat.

# Tuez-moi donc!

par Sœur MARIE-DE-FATIMA<sup>1</sup>, m.l.c.

Neuf heures. Les postulantes des Rosarian Sisters sont en classe, les unes comme professeurs à l'école élémentaire, les autres comme élèves à l'école normale; une couple s'entraînent aux soins des malades à l'Hôpital du Sacré-Cœur. Le postulat est désert.

Quelqu'un vient m'arracher à mes marmots des subs A et B. Le père de Tomaida, l'une des postulantes, est arrivé à la Mission, la hache à la main, et, terrible, il demande à voir sa fille. Immédiatement je cours la chercher au pavillon des Sciences domestiques où elle seconde Sœur Marie-Corinne<sup>2</sup> auprès des élèves: « Tomaida, votre père est ici et il veut vous voir. » Le visage de ma jeune postulante passe du brun foncé au brun grisâtre et elle me suit avec crainte et tremblement.

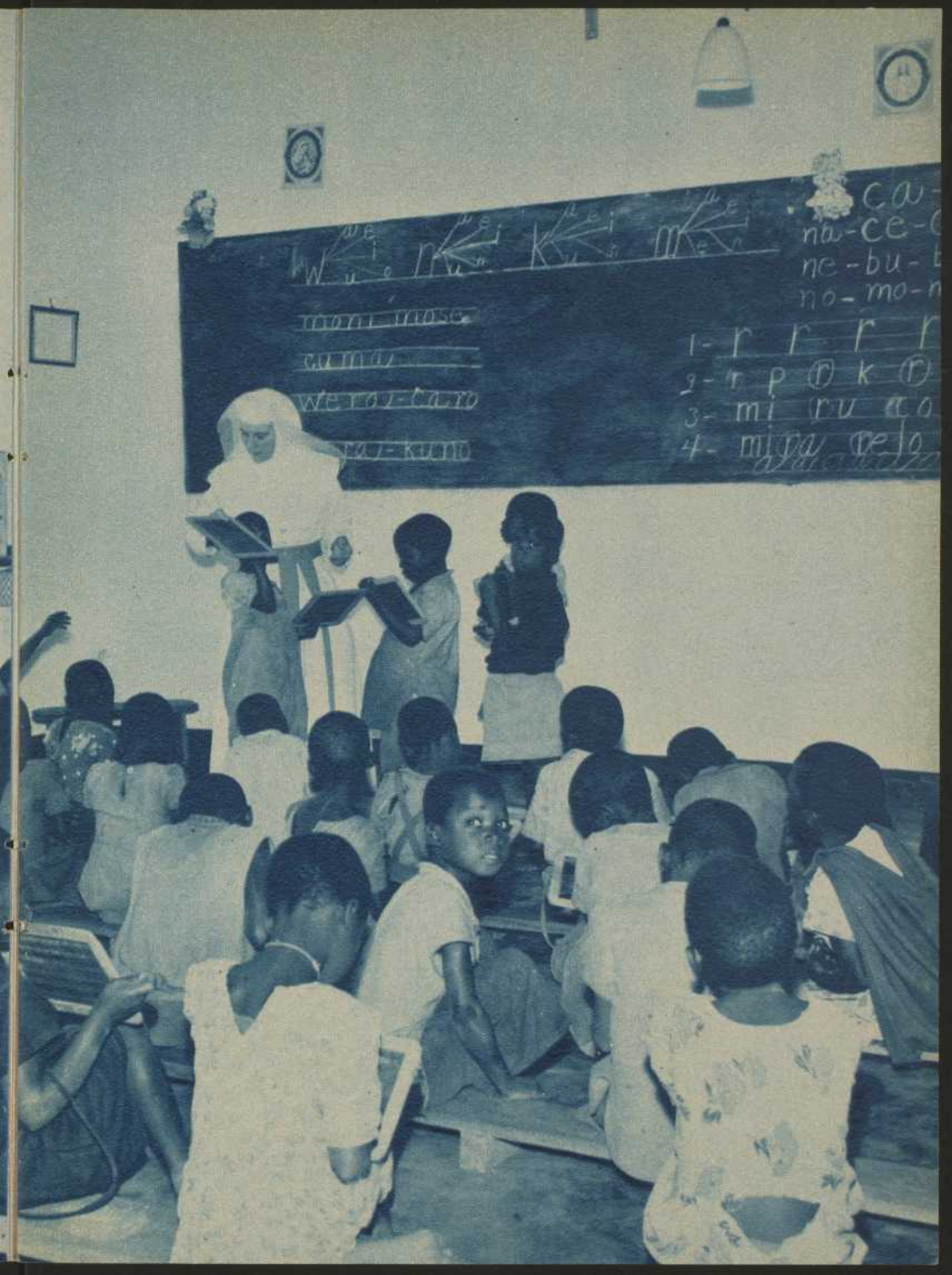
J'aborde M. Phiri avec mon plus beau sourire, mais ça ne prend pas. Sans préambule il somme sa fille d'avoir à quitter la Communauté des Rosarian Sisters:

— Il faut que tu t'en viennes aujourd'hui avec moi au village ou bien je te tue sur place.

<sup>1</sup> Marguerite Legault, Les Cèdres.

<sup>2</sup> Rollande Langevin, de Québec.





W u e r v n K u i m

TOTAL THOSE  
CULTURE  
WE FOR CULTURE  
WE FOR CULTURE

ca-  
na-ce-  
ne-bu-  
no-mo-n

1- r r r r r  
2- r p @ k @  
3- mi ru a o  
4- miga vejo



Postulante des Rosarian Sisters.

—Je ne m'en irai pas. de reprendre l'enfant. Vous pouvez me tuer. *Paliye kanthu! Nijwire Ciuta!* Peu importe! je mourrai pour Dieu!

Fâché, le père me tend alors une lettre émise par les Autorités indigènes du Boma de Kasungu. Le grand chef lui-même nous signifie que Tomaida est entrée chez les Rosarian Sisters sans le consentement de son père et que celui-ci a tous droits sur elle, qu'il peut donc la réclamer et la ramener au village... Mais, pensé-je, ce papier a-t-il vraiment tant d'importance?

Je vais consulter le Père Supérieur de la Mission qui me répond: S'il n'y a pas de loi stipulant qu'à partir

d'un certain âge les enfants sont majeurs et par conséquent libres d'agir selon leur volonté, nous n'y pouvons absolument rien. C'est malheureux, mais il faudra que Tomaida retourne chez son père. » Le cœur me crève à cette seule idée, et j'appelle au secours notre bonne Mère du ciel. Au retour, j'arrête à l'école et prie les élèves d'offrir leur travail pour le succès d'une affaire difficile. Puis je reviens à M. Phiri qui m'attend avec impatience assis sur l'herbe devant le postulat. Invité à se rendre chez le Père Supérieur pour le règlement de son *mandu* (procès) il gronde:

—Il faut que vous veniez vous aussi avec ma fille.



Broyant le maïs pour la SIMA.

—Sûrement que nous y allons!

Les RR. PP. J. Van der Pol et M. Riopel nous attendent au bureau. Il y a des chaises pour nous et une belle peau de lion par terre pour le plaignant. Silence de mort. C'est solennel on ne peut plus: on se croirait à la Cour Suprême. Tomaida sanglote à mes côtés et j'avoue, à ma honte, que je ne fais pas meilleure figure. On cherche dans le Nyasaland Time du mois précédent s'il n'y aurait pas un article traitant de la majorité des filles. Mais on ne trouve rien. Le Père Riopel procède à l'interrogatoire:

—Tapson, pourquoi veux-tu ta fille?... pour la marier et avoir quatre ou cinq vaches? (On savait que Tapson, polygame, désirait une troisième femme. C'est toujours la même chanson! Pour acheter cette femme il lui faut des vaches; en mariant sa fille il en reçoit en dot; avec cette dot il se procure une femme!) Est-ce de l'argent que tu veux? et combien? continue le Père Riopel.

Mais la réponse tombe têtue et laconique:

—Je veux ma fille. C'est tout.

Le Père Supérieur essaie de parler du bon Dieu, du ciel, de l'enfer, mais ces grandes vérités planent très haut, au-dessus de la compréhension d'un païen aussi mal disposé que Tapson:

—Tomaida est à moi. Il n'y a ni ci ni ça, je la ramène aujourd'hui au village ou je la tue avant de partir.

—Mais tuez-moi donc, répète Tomaida aussi obstinée que son père. Moi, je veux rester ici.

Voyant qu'ils ne gagnent rien, le Père Supérieur et le Père Riopel décident qu'il vaut mieux que la jeune fille suive son père. La loi est contre nous. La *Native Authority*

n'applique que la loi. Le Père Riopel conseille à Tomaida d'aller faire son *katundu* (paquet) et d'accepter généreusement la volonté de Dieu. À ce moment la scène devient pathétique: la peine de ma postulante eût attendri un léopard.

Nous rentrons à la maison et j'aide Tomaida à ramasser ses effets. Il est 11 heures et demie. J'entends les postulantes qui récitent, à la chapelle, le deuxième chapelet du Rosaire pour leur infortunée compagne. Les voix ne vont pas allègres comme d'habitude... il y a des sons rauques et des silences à travers les *Timuwoneni Maria*... Au diner, Tomaida refuse de manger la *sima*. Pourtant elle a besoin de ses forces, la pauvre! car elle devra marcher une vingtaine de milles pour atteindre son village. Mais on comprend qu'elle n'ait pas faim. Puis elle doit se résigner à quitter le costume bleu des postulantes pour revêtir sa petite robe fleurie d'autrefois. Seule avec elle au dortoir, j'en profite pour lui adresser mes recommandations et l'engager à être généreuse: « Le bon Dieu a des vues qui nous semblent bien étranges parfois, mais il voit tellement plus clair que nous en ce qui concerne l'avenir, que nous ne serions pas sages si nous n'acceptons pas sa volonté. »

Une dernière visite à la chapelle. Pendant ce temps, M. Phiri en colère pénètre dans la cour de l'école et avec sa hache dessine des moulinets en l'air devant les petites filles qui pleurent à cause du départ de leur professeur et amie. Tomaida paraît, son *katundu* sur la tête. « *Paweme* », dit-elle simplement aux enfants. Mais aux postulantes elle jette cet adieu suppliant et douloureux: « *Munilombere ine...* priez pour moi!... *nkhu-*



Une leçon d'art culinaire.  
Sœur Marie-Corinne (Rollande Langevin, de Québec).

*luta na satana...* je m'en vais avec un satan! » Et comme un agneau qu'on amène à la boucherie elle partit, silencieuse et docile, à la suite de son redoutable père.

La peine remplissait mon cœur jusqu'au bord. Je frissonnais à la pensée des luttes et des combats que cette jeune fille de dix-huit ans devra soutenir seule, contre son père et

son village, pour rester bonne. Et dire qu'il y a dans mon pays des jeunes filles qui n'osent répondre à l'appel du Maître, parce qu'elles ont « la peur de vivre » ! J'entends encore les paroles véhémentes de Tomaida qui eût préféré la mort à la perte de sa vocation : « Mais tuez-moi donc ! je veux rester ici ! »

# La légende du chapelet bouddhique

par Sœur JOSEPH-ARTHUR<sup>1</sup>, m.i.c.

Une septuagénaire chinoise assiste depuis quelquel temps aux cours du catéchuménat.

Malgré les premières clartés de cet horizon neuf, l'aïeule, fidèle depuis l'enfance au dieu de ses pères, n'a pas cru devoir renoncer tout d'un coup à ses anciennes pratiques de dévotion. Elle a fait un partage: à San Chen, le Dieu nouveau dont elle entrevoit déjà la bonté et la grandeur, elle adresse les courtes prières apprises récemment; en l'honneur de Bouddha, elle continue d'égrener son gros chapelet de cent grains sur lesquels elle dit avec ferveur: « *Nam mo oh lei toh faat.* »

Mais la grâce divine, aux portes de cette âme, aura bientôt conquis toute la place, et grand-mère ne murmurerait plus que les *Avé* du rosaire de Notre-Dame.

Je vous livre quand même la légende du grossier chapelet de bois qui a glissé si longtemps entre les doigts de ma vieille catéchumène et que tous les adeptes du bouddhisme enfilent à leur cou.

Un jour, raconte-t-on, saint Tho-

mas, en mission aux Indes, ne trouvait aucun endroit convenable pour la célébration du Saint Sacrifice de l'autel avec ses nombreux chrétiens. En désespoir de cause, il se dirige vers la pagode de la ville et demande à emprunter une des salles du vaste temple païen.

« Un refus catégorique me ferait perdre la face, se dit le moine bouddhiste, usons d'un expédient. » Et il offre à saint Thomas une pièce fort spacieuse en réalité, mais encombrée d'énormes dieux de bronze du poids de mille livres chacun.

— Si tu peux les transporter dehors et les ramener après ta cérémonie, je te cède ce lieu, dit-il.

— Entendu, je reviendrai demain.

A l'heure fixée, saint Thomas se présente avec tous ses chrétiens. Les bonzes sont là, riant sous cape de la déconvenue certaine de l'apôtre. Très calme, celui-ci dépose ses valises et s'agenouille en prière. Or voici que subito, les statues colossales se mettent en mouvement et, à la file, franchissent le seuil de la pagode.

Stupeur chez les moines! on ouvre

des yeux étonnés, effrayés! Le dernier dieu de métal sorti, Thomas, paisible, installe son autel portatif, prépare sa messe et invite les chrétiens à remplir son église improvisée. La cérémonie se déroule dans le silence et le recueillement, puis tout le monde se retire, le cœur heureux, l'âme imbibée de consolation et de paix.

Les bonzes eux blémissent de colère; ils se jettent sur saint Thomas, le menacent:

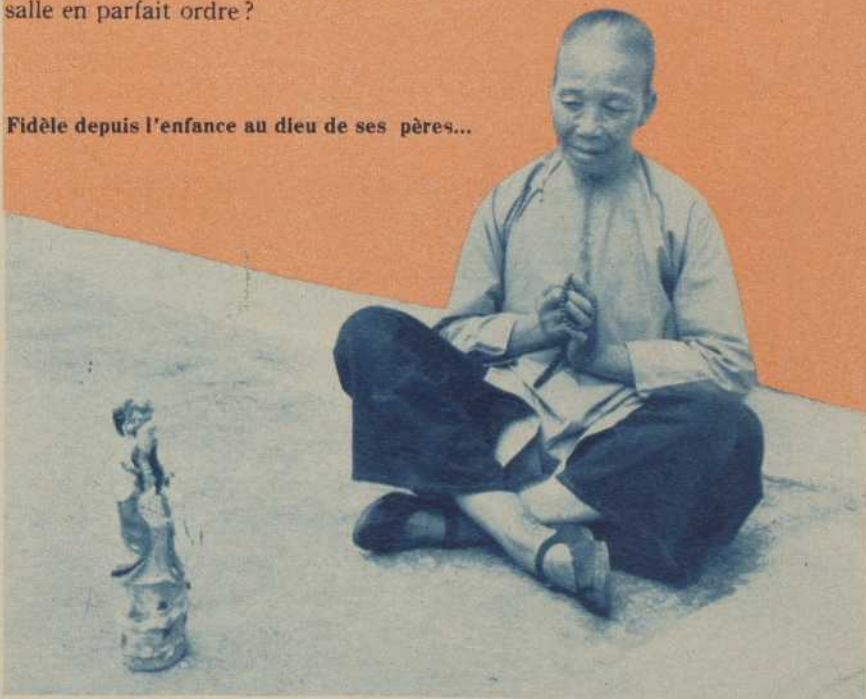
— Arrête! tu ne partiras pas d'ici avant d'avoir remplacé tous nos bouddhas.

— Du calme, mes bons amis, ne vous ai-je pas promis de laisser la salle en parfait ordre?

Les yeux au ciel, l'apôtre implore l'assistance du Tout-Puissant. Alors, les idoles massives, la plus imposante en tête, reviennent au trot léger, occuper leur place coutumière. De ce moment, prêtres bouddhistes et prêtre chrétien, deviennent amis, et la pagode voit le prodige du démenagement se renouveler chaque matin.

Un jour cependant, averti par révélation des derniers instants de la Vierge Marie, l'apôtre quitte en hâte le vieux temple, sans songer aux dieux grotesques campés dans la

Fidèle depuis l'enfance au dieu de ses pères...



cour. Un bateau met à la voile pour Jérusalem, il décide d'y monter afin de porter ses ultimes hommages de reconnaissance et de vénération à la divine Mère.

Le navire démarre quand paraît sur le rivage un petit bonze essoufflé, gesticulant avec force; il appelle Thomas, le fuyard, l'infidèle! Celui-ci baisse la tête en signe de culpabilité, mais que faire pour réparer son oubli? Descendre? le bateau repartira sans lui, la Mère de Jésus va mourir et encore cette fois, il ne sera pas avec les autres. Sur sa demande, on stoppe, et au jeune bouddhiste en larmes, le saint donne cet ordre:

—Retourne chez toi et prononce sur tes dieux ces quatre mots que tu n'auras garde d'oublier: *San cap loh loh!* (l'Esprit vous enjoint de rentrer).

« *San cap loh loh! San cap loh loh!*... » répète le moine qui tourne

aussitôt les talons. Il court droit aux bouddhas et lance à chacun le mystérieux commandement: *San cap loh loh!* O prodige! Les lourdes statues s'ébranlent et l'une derrière l'autre, regagnent leurs pénates, au grand émerveillement de tous les frères-bonzes. On se presse autour du messager:

Apprends-nous donc la phrase magique qui opère pareil phénomène.

Mais lui, énervé, l'esprit fatigué par le roulement continu des mêmes monosyllabes, sent sa langue chavirer et, des quatre mots partis à la dérive, il ne repêche que ces fretins, sans parenté avec les termes originaux: *Nam mo oh lei loh*. Avec l'addition du caractère *faat* (bouddha), cet assemblable d'aucune signification précise sert maintenant de formule à tous les dévots bouddhistes pour la récitation de leur chapelet aux cent grains.

## INTENTIONS MISSIONNAIRES

### de l'Apostolat de la Prière

**JUILLET:** Pour l'épanouissement de l'Eglise catholique au Siam.

**AOUT:** Afin que le manque de ressources ne retarde pas le recrutement des vocations en mission.

# A toi qui crains la vie missionnaire

je dédie ces lignes. Car moi aussi j'ai eu peur... et quelle peur !

J'avais dix-sept ans et j'étais à l'école normale, quand le Seigneur m'a appelée à le suivre. Je n'ai pas trouvé ça drôle. En mon cœur, ç'a été oui quand même. Mais je ne

savais pas vers quelle forme de vie religieuse m'orienter. Alors, tout en continuant mes études, j'ai cherché



ma voie au milieu des innombrables informations sur les Communautés canadiennes.

Un jour, on présenta à l'école le film *Procès au Vatican*. À mon insu et par ricochet ce fut le procès de ma vocation. Une lumière presque trop vive éclaira mon âme. À ce moment, je me sentis glacée d'effroi: Moi, missionnaire? Non, non, jamais de la vie! entendez-vous? jamais! Rien que d'y penser j'en avais la chair de poule: quoi? souffrir un tas de privations, me plier à des coutumes étrangères, m'habituer à manger des chenilles, être toujours aux aguets pour détecter à temps la présence d'un scorpion ou d'un serpent, vivre dans le voisinage de bêtes féroces non muselées ou de fourmis aussi

féroces que des lions, et pour finir le bouquet, peut-être mourir martyr? Je ne concevais pas autrement la vie missionnaire. D'après moi, il fallait avoir une âme de héros pour embrasser une telle vocation, et mon âme n'a rien de cornélien!

À force de luttes, le cauchemar causé par le fameux *Procès au Vatican* perdit de son acuité, et je songeai à l'enseignement dans mon pays. Mais... nous recevions à la maison des revues missionnaires, et j'avais toujours aimé les lire en diagonale. On a beau reconnaître qu'on n'est pas un héros, on peut tout de même sans compromission se frotter, dans les livres, aux héros... Et voici que certain après-midi creux, une revue missionnaire me tomba sous la main.

**DENDE délectable : des chenilles !**



Au haut d'une page, en caractère gras, s'étalait un titre « La Vocation missionnaire », et en sous-titre « Qualités et Aptitudes requises pour être missionnaire ». Je voulus lire pour me convaincre davantage que cette vocation n'était pas mon affaire. Malheur... ou bonheur! voici que se rouvrit mon procès: ces aptitudes, ces qualités qu'on énumérait, ça n'appartenait pas qu'à des héros, puisque je n'en étais pas dépourvue. Mais n'étais-je point le jouet de mon imagination? Nul n'est bon juge dans sa propre cause!

Pour tirer cette question au clair,

je consultai mon directeur spirituel. Je lui exposai mon problème, mes inquiétudes, surtout mes luttes antérieures, espérant secrètement que ça l'aiderait à répondre dans la négative. Il examina mon cas, puis, après réflexion, m'affirma qu'il croyait en toute sincérité à ma vocation. Je faillis échapper un *hélas!* car tout de suite le cortège des fourmis, des chenilles, des scorpions, des serpents et des lions m'avait traversé l'esprit.

Mais j'aime être loyale avec le devoir. Alors, sans tarder, j'allai au noviciat de Pont-Viau chercher des

**A l'Hôpital du Sacré-Cœur de Katete, Sœur Marie-de-la-Présentation  
(Berthe Surprenant, de Swanton, Vt.) distribue du bon lait.  
Mais les nouvelles mamans ne sacrifient  
pas pour cela leurs succulentes  
mphalata (fourmis) !**



détails précis sur ma vie future de novice et sur l'apostolat à l'étranger. À mon soulagement et à ma joie, j'appris qu'il ne figure jamais de chenilles ni de sauterelles au menu des missionnaires; que les serpents et les fauves préfèrent la brousse dense à l'espace déboisé des missions; que les scorpions ne sont pas légions comme les maringouins; qu'il suffit de respecter les processions de fourmis pour que celles-ci vous respectent. À ma joie aussi, on me dit que les missionnaires dirigent des écoles secondaires et même universitaires, et que les institutions de Manille et de Hong Kong, par exemple, rivalisent de développement culturel avec les écoles de mon cher pays. Et moi qui pleurais presque

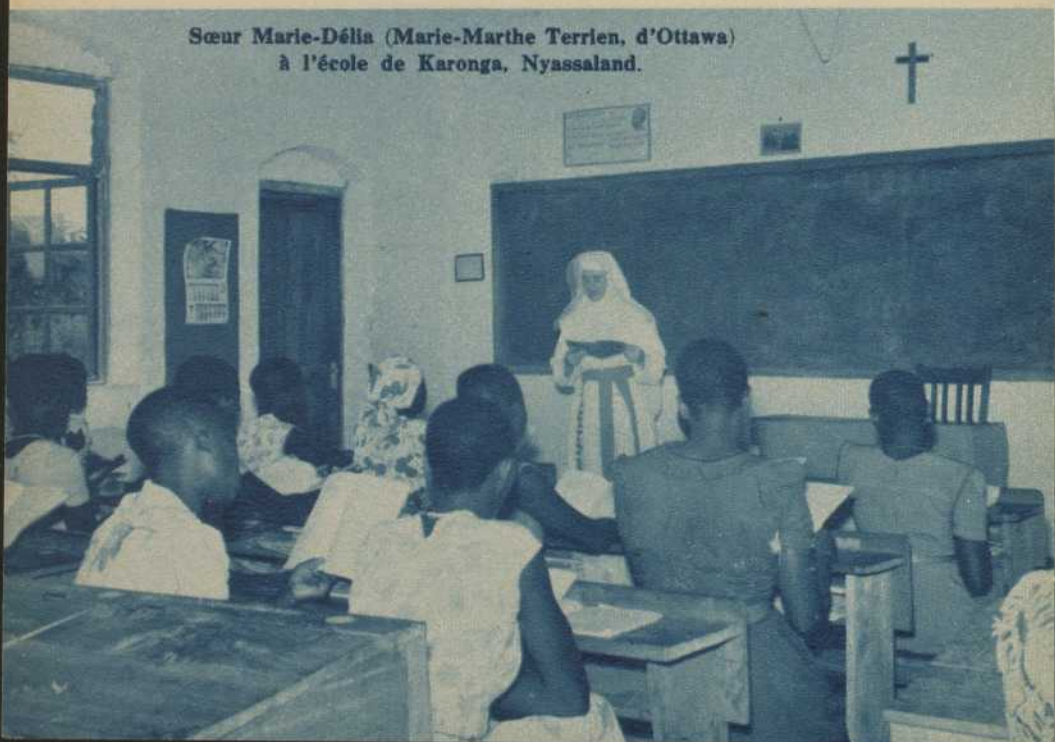
sur les vaines sueurs de mon brevet « A »!

Franchement, je respirai. Quelle belle vie pleine et enthousiasmante s'offrait à moi! Je ne savais plus s'il fallait répondre oui ou non à l'appel, tellement je me sentais indigné! Pour la première fois de ma vie je pris mon missel pour réciter le *Magnificat*: « Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a fait en moi de grandes choses! »

Aujourd'hui je suis novice de l'Immaculée. Je rêve plus que jamais à ma Mission lointaine. Mais chaque jour je prie pour toutes les futures missionnaires, et d'une façon spéciale pour celles qui ont peur des chenilles, des fourmis, des scorpions, des serpents et des lions sans muselière...

SŒUR LOUISE

Sœur Marie-Délla (Marie-Marthe Terrien, d'Ottawa)  
à l'école de Karonga, Nyassaland.



# Fantaisie japonaise

sur les

insectes

par Sœur MARIE-DE-LA-REDEMPTION<sup>1</sup>, m.l.c.

Entants d'un pays qui se caractérise par sa beauté naturelle aux capricieux effets artistiques, les Japonais prennent un singulier plaisir à la contemplation de cette beauté. Pour eux, l'art est une chose vivante qui pénètre la trame du monotone quotidien. Ils se perdent en muette admiration devant une branche tordue d'arbre mort, une pierre de forme étrange, l'empreinte d'une patte d'animal sur de la neige fraîchement tombée. Et cette tendance à goûter le beau n'est pas l'apanage exclusif des hautes classes de la société; elle a glissé jusque dans les masses populaires. Un essayiste contemporain a remarqué avec justesse: « Tandis que la plupart ont au moins une appré-

ciation de l'art, les Japonais, eux, ont fait un art de l'appréciation. » Vivant en étroite intimité avec la nature, ils la comprennent dans sa forme visible, mieux que nous les Occidentaux. De quel cœur ils souscriraient à cette affirmation de G. K. Chesterton: « ... les hommes pourraient jeûner cinquante jours pour le plaisir d'entendre chanter un merle. » Peut-on s'étonner alors qu'un tel peuple se soit épris du Poverello d'Assise, l'aimable saint François qui conversa avec les oiseaux et les poissons, et apprivoisa le loup de Gubbio?

Au Japon, chaque saison comporte quelque festival pittoresque. Les foules en fête visitent les temples ou les endroits célèbres, et cela à la

<sup>1</sup> Basilisse Maillet, de Saint-Louis, N.-B.

seule fin de rendre un poétique hommage, soit par exemple aux cerisiers en fleurs, soit à la pourpre d'automne des érables. Des trains et des autobus spéciaux sont mis à la disposition de ces pèlerins de la beauté.

Parmi les plus originaux passe-temps d'été figurent les réceptions où l'on écoute le chant des insectes. Selon l'anthologie Manyoshu « La Myriade des Feuilles » et autres anthologies classiques de la poésie japonaise, cet amusement remonte à une dizaine de siècles. A cette époque primitive, comme il n'existait que de rares instruments de musique fort rudimentaires, le peuple faisait ses délices et contentait son goût musical à l'audition des mélodies rustiques et rythmiques des sauterelles, des criquets et des cigales. On dit que des marchés publics commencèrent la

nexion avec l'esprit de l'âge atomique, sont réapparus. Sa Majesté l'empereur Hirohito raffole, dit-on, des auditions d'insectes musiciens. Quoi qu'il en soit, le commerce de ces bestioles, en déclin durant la première moitié du siècle, est un fait d'actualité, puisque des magasins à rayons maintiennent, en été, des sections spéciales à cet effet. Par ailleurs, aux premiers jours de juillet, des marchands indépendants envahissent la Ginza, ce centre si coloré des affaires de la capitale, et font un gros commerce de petites bêtes à musique. Ils se retrouvent aussi dans la cour des temples shintoïstes ou bouddhistes. Là, vous croisez des messieurs graves et importants, d'humbles travailleurs, des élégants et des élégantes, des écoliers rieurs, tous portant une gracieuse cage de bambou et s'émerveillant du babil-



vente d'insectes musiciens, vers le milieu de l'ère de Yedo (1603). Ce genre de divertissement fut à l'apogée de sa popularité au dix-neuvième siècle. Au début du vingtième, il continuait à être un favori en certains milieux seulement. Cet art délicat offre peu d'attraits aux Japonais d'aujourd'hui qui vivent dans une atmosphère de haute tension zébrée de néons, vibrante de jazz et de cinéma. Ces dernières années toutefois, d'anciens passe-temps, sans aucune con-

lage de ses captifs. D'ordinaire les cages sont en bois, car, d'après l'opinion commune, les insectes détestent les maisonnettes de métal. La nuit, elles sont suspendues à l'extérieur, afin que leurs occupants puissent jouir de la fraîcheur de la rosée. N'est-ce pas un autre exemple de la délicatesse japonaise ?

Parmi les insectes musiciens les plus intéressants on remarque les *semi* ou cigales. Cette sorte de cri-

quet des arbres, particulière au Japon, et dont il existe plusieurs types, a la réputation de surpasser en virtuosité les fameuses cigales des climats tropicaux. Mais l'artiste le plus aimable du monde musical des insectes japonais est le *minminzemi* dont le nom dérive de la mélodie de son chant; les dévots du bouddhisme affirment: « Il chante comme un bonze qui récite les soutras!... » Faisant suite au *minminzemi*, de bonne heure à l'automne chante le *higurahi* dont les notes résonnent claires et moëlleuses comme la sonnerie d'une cloche: *kana, kana, kana, kana*. Un autre sonneur de cloche le *suzu mushi* lance une chanson argentine toujours la même: *rin, rin, rin, rin*. Quant à la plus curieuse créature de l'orchestre champêtre, c'est la minuscule sauterelle ambrée, connue sous le nom étrange de *hotoke no uma* (cheval des morts) à cause de sa tête qui rappelle d'assez loin celle du cheval. Elle émet un son craintif, tremblottant, que le Japonais interprète comme une répétition des syllabes *junta*. Une certaine grenouille, longue d'environ un pouce et nommée *Kajika*, chante aussi très doucement, lorsque bien dressée... ce qui implique des heures d'entraînement fastidieux, le professeur tirant de sa flûte de bambou un son spécial susceptible d'amener la petite bête à répondre sur le même ton. Par bonheur — et pour la grenouille et pour le fervent de sa chanson! — la vertu de patience ne manque pas au Japon...

Cet étonnant Japon, qui a fait un événement social des concerts d'humiles bestioles, a créé un autre divertissement du genre: les *parties* où l'on contemple de jolis insectes. Les

héros de ces réceptions ne sont pas des musiciens; ils ont d'autres grâces, telles la luciole ou *hotaru* et la libellule ou *tombo*. Dans nos dictionnaires d'Occident, la mouche à feu n'occupe pas grand-place; mais dans les anthologies de prose ou de poèmes japonais il en va tout autrement. La section de la mythologie du *Hihon Shoki* renferme la description d'un dieu aussi « rayonnant que la luciole »! Ne voyons-nous pas en cela la manifestation du haut degré de respect que l'homme de l'antiquité a toujours



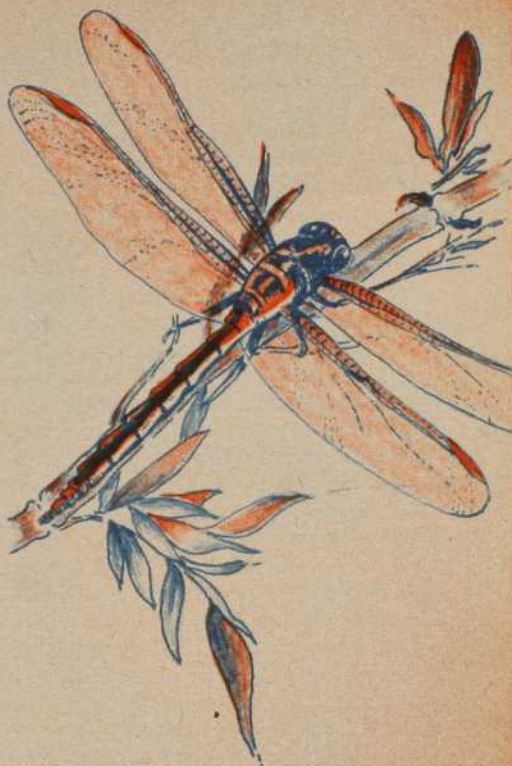
témoigné aux objets dégageant quelque lumière.

À l'époque de la chevalerie, les belles dames de la cour et les samouraïs couraient ces réceptions où, montés dans des barques brillamment décorées, ils se pâmaient au spectacle des lucioles dansant dans la nuit, au bord de la rivière. La musique du shamisen et la chaleur du saké aidant, l'inspiration s'éveillait chez ces gens raffinés qui se prenaient à rivaliser d'esprit dans la composition de brefs poèmes sur ces points d'or en évolution dans l'espace. De ces poèmes, quelques-uns sont des camées exquis de la pensée tel ce tanka (poème de 31 syllabes):

Yuku hotaru  
Natsu no yo sugara,  
Ika ni shite  
Kemuri no tatazu  
Moe wataru ramu.

Comment se peut-il  
que la luciole brille  
et vole d'un vol léger  
à travers les nuits d'été  
sans émettre de fumée ?

Les nobles n'étaient pas seuls à admirer les lucioles. Depuis les temps les plus reculés, les enfants japonais ont toujours attendu avec impatience la saison qui ramène le plaisir d'attraper ces petites lumières volantes. Ils s'attroupent, se concertent sur l'innocente ruse de guerre à déployer, puis s'étant confectionné de légères baguettes des tiges de colza, ils chantent en chœur le vieux refrain: « Oh! oh! mouche à feu! viens



ici où l'eau est douce; ne va pas où l'eau est amère. Oh! oh! mouche à feu!» Le gérant d'un restaurant de Tokyo a adopté la coutume de mettre ses clients à même de cultiver leurs doux sentiments envers les lucioles: moyennement la minime somme de cent yens, tout hôte a droit à une menue cage dans laquelle il peut apporter chez soi, en souvenir, un certain nombre de mouches à feu!

La libellule détient le second rang quant à la popularité. Quantité de

poèmes exaltent les lignes fuyantes de son corps, ses ailes transparentes, son délicat coloris. Un jour, le poète moraliste Basho (1644-1673) effectuait une promenade en compagnie de son disciple favori Kikaku. Ce dernier, inspiré par le passage d'une libellule pourprée, composa sur son aile le haïkaï suivant (poème de 17 syllabes):

Aka tomo  
Hane wo tottara  
Togarashi.

Enlevez les ailes  
à la libellule pourpre  
il reste un piment!

Ce à quoi le tendre Basho, désireux d'instiller au cœur de Kikaku quelque chose de son amour pour toute chose vivante, répondit par cet autre haïkaï:

Togarashi  
Hane wo tsuketara  
Akatombo.

Posez au piment rouge  
des ailes, et il se change  
en libellule!

Une des plus belles espèces de libellule, fine et longue, luisante comme une pierre précieuse, porte le noble titre de « libellule du Fils du Ciel ». Une autre, plus grosse, sert de jouet aux enfants. En général, les petits Japonais sont fous des insectes et n'éprouvent aucune répugnance à les saisir. Il n'est pas rare

que des Sœurs Missionnaires, nouvelles venues au Jardin d'enfants, aient à réprimer un mouvement de surprise quand des bambins déposent entre leurs mains, en guise de cadeau d'amitié, une poignée d'insectes grouillants. On a dit des enfants japonais qu'ils préfèrent s'amuser avec des joujoux vivants plutôt qu'avec de mornes jouets mécaniques.

Dans leur amour extrême de la nature, les poètes du Soleil Levant n'ont pas dédaigné de chanter même les vulgaires mouches, les marigouins, les puces... voire les poux! Mais le cher poète de l'Écosse, Bobbie Burns, n'a-t-il pas dédié lui-même des vers délicieux « to a lousie » !...



La fantaisie humoristique dont se pimente la littérature japonaise brille surtout dans le haïkaï. Ainsi, un poète invitant son ami moine bouddhiste à visiter son ermitage lui écrit :

Waga yado wa  
Ka no chiisaki wo  
Chiiso ka na!

À ma hutte  
tout ce que j'ai à vous offrir  
c'est que les maringouins sont petits.

Issa, célèbre poète de l'ascétisme,

adresse ce haïkaï aux puces qui infestent sa cabane :

Nomidomo mo  
Yonaga dara zo  
Sabishikaro.

Ma hutte est petite,  
s'il vous plaît, sautez quand même,  
puces mes amies!

Toujours penchés sur la nature, les Japonais ne demeurent indifférents à aucune de ses multiples facettes. Quand donc reconnaîtront-ils le Créateur de l'univers qui a répandu ses dons avec tant de prodigalité sur leur propre sol du Soleil Levant ?



# BARBATO

## Le protégé de la Vierge

par Sœur SAINT-AMEDEE<sup>1</sup>, m.i.c.

À Las Pinas, notre couvent est contigu à l'église paroissiale et s'associe à toutes ses activités. Offices liturgiques, processions, cérémonies diverses nous réunissent tour à tour sous les voûtes de ce temple deux fois centenaire.

Ces rencontres fréquentes avec le bon peuple philippin, naturellement si dévot, nous sont souvent un sujet d'édification et parfois aussi une occasion de contacts apostoliques.

Depuis déjà assez longtemps, je remarquais tous les matins un malheureux infirme écrasé dans le dernier banc, vis-à-vis le modeste oratoire dédié à Notre-Dame de la Protection. Vêtu de misère, paralysé, il restait là sans bouger de la messe. À la pitié physique qu'il m'inspirait, s'ajoutait une sympathie morale encore plus grande: jamais cet homme ne s'approchait de la Table sainte.

Par crainte d'indiscrétion, je m'abs-

tenais de l'interroger et me contentais de le recommander à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère. Un jour cependant, comme je récitais mon chapelet sur la véranda, je l'aperçois qui s'avance d'un pas torturé, au tournant de la route. Vite, je descends au jardin, y cueille des fleurs et les lui offre avec mon meilleur sourire.

Pour toute réponse: un regard étonné.

Où demeurez-vous, grand-père?  
Il me fait signe:  
— Au bord de la mer.  
— Êtes-vous seul?  
— Oui.

— Vous avez bien du mérite à venir ainsi chaque jour à l'église sur vos jambes malades; le bon Dieu doit être content de vous!

À son tour, il sourit et nous nous quittons.

Quelques semaines après, je me

<sup>1</sup> Emilienne Vézina, de Québec.

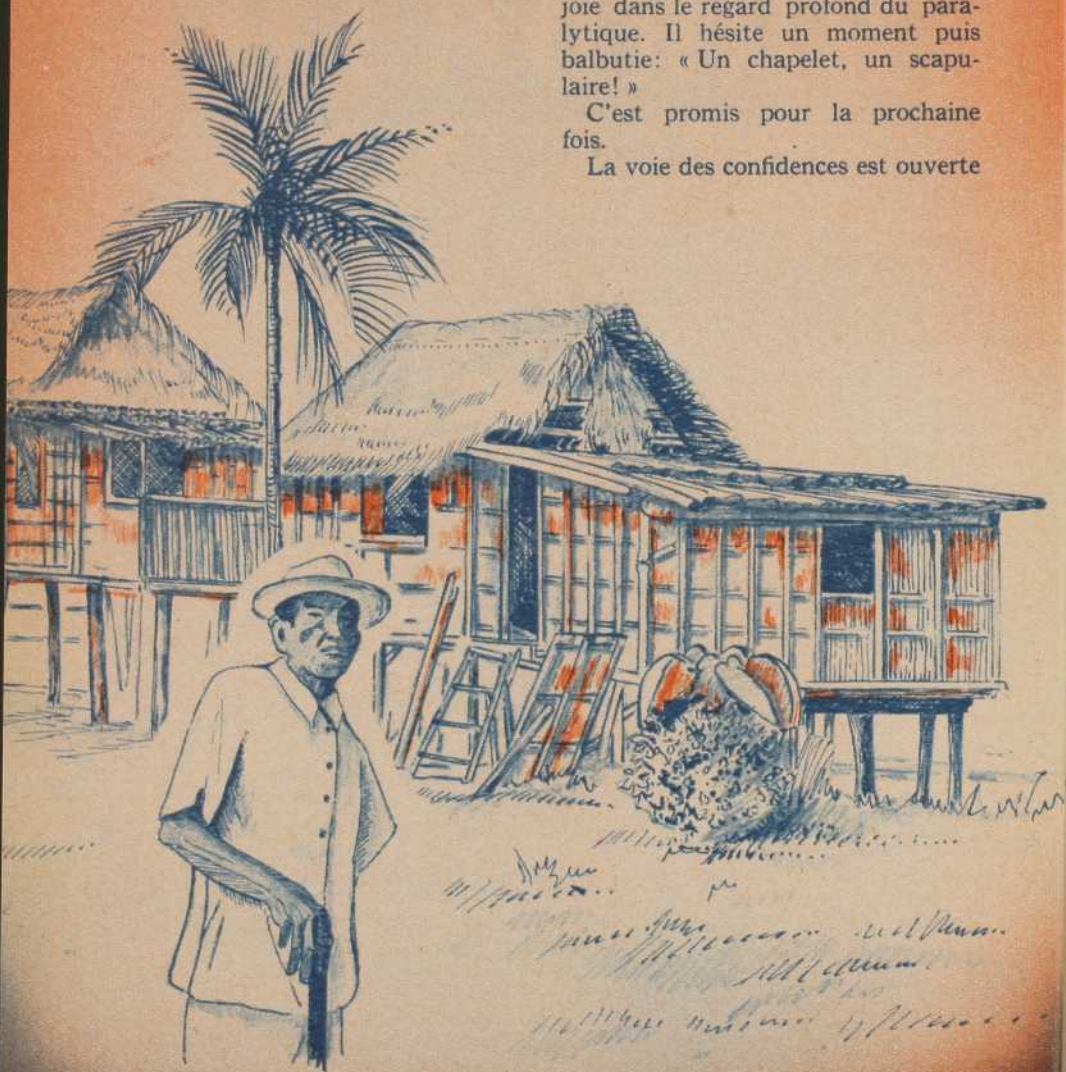
rendais jusqu'à son logis, au cours d'une promenade sur la grève en compagnie d'une de mes élèves de piano. Mais peut-on appeler logis la partie inférieure de la maison philippine, cet espace encadré de pilotis,

ordinairement réservé aux animaux? C'est là que gîte Barbato, avec pour tout meuble un misérable grabat.

Le cœur se serre en face d'un pareil dénuement! Des fruits en cadeau et une médaille miraculeuse allument une flamme de reconnaissance et de joie dans le regard profond du paralytique. Il hésite un moment puis balbutie: « Un chapelet, un scapulaire! »

C'est promis pour la prochaine fois.

La voie des confidences est ouverte



maintenant. Pauvre Barbato! avec sa langue engourdie et son extrême difficulté à se faire comprendre, il n'osait depuis bien des années se présenter au confessionnal. D'autre part, pouvait-il songer à communier quand ses jambes l'empêchaient de s'agenouiller à la balustrade? Tout va s'arranger à présent pour ce grand enfant timide et malheureux.

Dès le lendemain, le R. Père Curé, averti, attendait Barbato au presbytère pour sa confession. Dans la suite, chaque matin, après la consécration, le parquet de la vieille église résonnait sous les petits coups de bâton, dont Barbato scandait sa marche d'amour à la rencontre de son Dieu.

Ah! cette messe quotidienne, c'était pour l'infirmes, si malade, le renouvellement d'un effort quasi héroïque. Une fois même, il fit un faux pas et roula dans la mer où on le repêcha tout transi.

Un mois plus tard, je préparais ma rentrée au pays natal pour un congé, après plus de vingt ans de missions. J'allai dire adieu à mon protégé. Il se montra affecté. « Ces derniers temps, soupira-t-il, j'étais heureux, quelqu'un pensait à moi; maintenant, je vais redevenir seul comme autrefois. » Et son visage prit

une expression de tristesse douloureuse.

Le jour du départ, alors que tout le monde s'affairait aux derniers préparatifs, le tintement d'un glas vint frapper mes oreilles.

—Ma Sœur, c'est votre Barbato qui est mort, me dit le Père Curé; il est tombé inconscient au sortir de la messe. Revenu de cette faiblesse, il a pu se traîner à sa mansarde où je l'ai extrémié.

Pauvre Barbato! la souffrance de se sentir rejeté dans l'abandon l'avait-il tué?...

Il restait quelques minutes avant de nous rendre au port; en hâte, je payai une visite furtive à mon vieil ami. Il reposait sur le sol, revêtu de l'habit de coton blanc que nous lui avions donné. Comme dernier témoignage d'amitié chrétienne, je lui laissai une fervente prière et sollicitai sa protection pour notre longue traversée.

Puis le bateau s'éloigna. En quittant le beau pays des Philippines, j'emportais, avec mille souvenirs chers, celui de Barbato, le paralytique pauvre et oublié que la Vierge miséricordieuse m'avait aidée à conduire vers son divin Fils.

# Au nouveau poste d'Ambohibary

Lettre de Sœur SAINT-REMI-DE-FRANCE<sup>1</sup>, m.i.c.,  
à ses Sœurs de la Maison Mère.

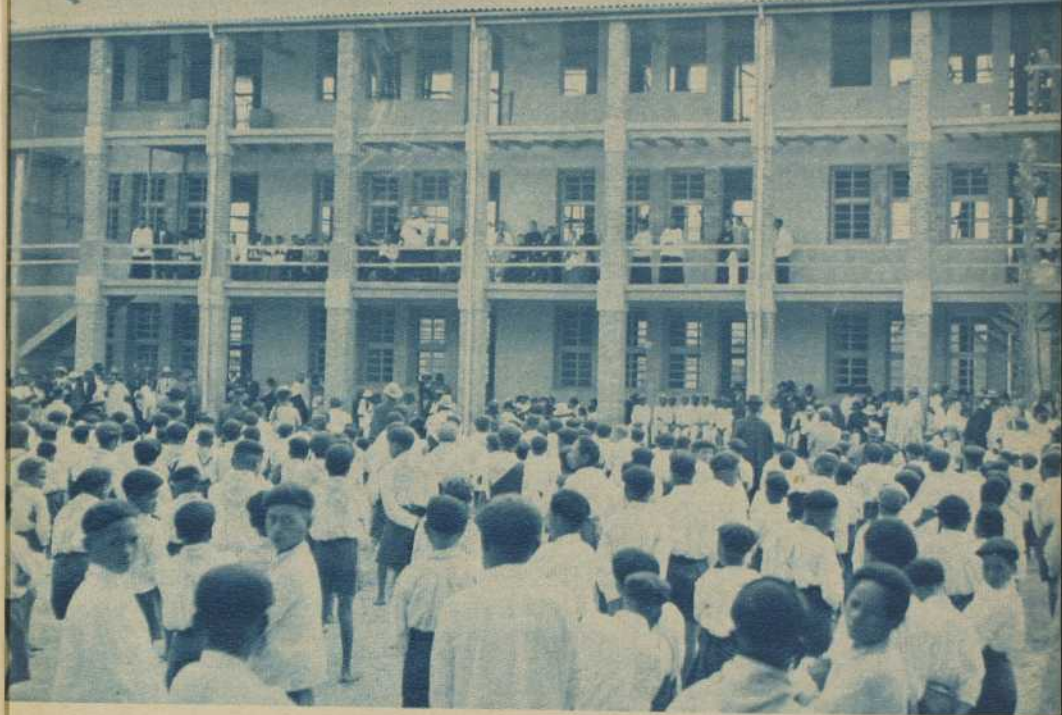
Le 7 septembre, nous prenons possession du poste d'Ambohibary. On nous a remis tout d'abord la direction de l'école catholique comptant 450 élèves échelonnés de la première à la septième année inclusivement. Quelles furent les réactions des nouvelles venues en face de ce petit monde au teint bronzé? Dès le contact initial, l'enfance malgache a conquis notre affectueuse sympathie. Mine éveillée, ouverte, animée par des yeux noirs pétillants qui laissent soupçonner une belle intelligence, tels nous sont apparus nos écoliers.

Ce qui frappe, c'est de constater chez ces jeunes une réelle avidité d'apprendre, malgré les pénibles conditions dans lesquelles ils travaillent: locaux insuffisants (ils sont tassés comme des sardines, c'est le cas de le dire); mobilier des plus rudimentaires, pupitres non appropriés et trop peu nombreux, matériel scolaire presque inexistant. Beaucoup n'ont pas en mains les manuels indis-

pensables; dans une classe de quarante-neuf, une seule fillette possède une arithmétique. Ils n'ont ni crayons ni papier brouillon; tout leur travail se fait à l'encre, avec un encrier pour cinq et souvent pour dix. On se passe la plume de l'un à l'autre jusqu'à la bouteille d'encre et on attend patiemment qu'elle revienne chargée.

Je pense à nos belles écoles canadiennes si bien pourvues et je m'attriste de voir si dénuée la ruche confiée à nos soins. Comme nos pauvres Malgaches seraient heureux d'écrire sur des tableaux noirs, d'avoir à leur usage personnel crayons, plumes, encre, etc. Quel intérêt ne porteraient-ils pas à des gravures religieuses ou autres qui orneraient les murs de leur classe! Tout cela contribuerait à leur développement intellectuel et moral.

L'autre jour, je suis allée chez les plus petits; il m'a fait mal au cœur de les voir grelotter de froid; plusieurs vitres brillent par leur absence,



L'école d'Ambohibary.

et même si nous sommes au printemps, la saison est assez rigoureuse, surtout le matin et le soir.

Nos élèves, en général, se montrent dociles, actifs et très bien doués. Nous les aimons déjà et c'est une souffrance pour nous de les voir dans un tel état de pauvreté. Mais par contre, il est encourageant de penser qu'avec un peu de ressources et du temps, nous pourrions certainement arriver à d'heureux résultats.

En mission, l'on expérimente que les choses vont lentement; il faut savoir attendre, et si l'on a acquis un peu de patience au Canada, on trouve largement à l'utiliser.

Le programme des études est assez chargé, surtout en mathématiques et en français. Les vacances durent trois mois et, de plus, chaque semaine apporte une journée et demie de congé, sans parler des « extra ». Pour tout dire: heures de classes

très limitées. Nous espérons pouvoir remédier à cette lacune, mais il ne faut pas tout bouleverser en arrivant. Néanmoins, le succès de cette première année est d'une grande importance pour le nom de l'école. Nous prenons notre tâche à cœur et comp-

tons sur la grâce divine et les prières de nos chères Sœurs du Canada. On commence en petit, donc le bon Dieu accomplira son œuvre car elle est en réalité la sienne plus que la nôtre.



## Les combats de l'Église

Les semeurs de l'Évangile qui peinent aujourd'hui dans les régions lointaines font progresser une cause semblable à celle de l'Église primitive. Ceux en effet qui, avec les Princes des Apôtres Pierre et Paul, apportaient la vérité de l'Évangile à la citadelle de l'empire romain, se trouvaient à Rome à peu près dans des conditions semblables. Quiconque considère l'Église qui naissait à cette époque la verra dépourvue de toutes ressources humaines, soumise aux difficultés, aux malheurs, aux attaques; il ne pourra se défendre d'un sentiment d'admiration en voyant que la troupe pacifique des chrétiens a vaincu une puissance telle qu'il n'y en avait peut-être jamais eu de plus grande. Or, ce qui est arrivé alors, arrivera encore sans aucun doute maintes et maintes fois. De même que le jeune David, se confiant plus dans le secours divin que dans sa fronde, jeta à terre le géant Goliath que protégeait une cuirasse, ainsi cette société divine que le Christ a fondée, ne pourra jamais être vaincue par aucune puissance terrestre, mais elle triomphera d'un front serein de toutes les attaques. Bien que Nous sachions que cela soit l'effet de promesses divines qui ne faillirent jamais, Nous ne pouvons cependant Nous retenir d'exprimer Notre reconnaissance à tous ceux qui ont témoigné de leur foi courageuse et invincible à Jésus-Christ et à l'Église, colonne et fondement de la vérité, tout en les exhortant à continuer toujours avec la même constance.

Nous recevons très souvent des nouvelles de cette foi invincible et de ce courage intrépide, et c'est pour Nous une grande consolation. S'il n'a pas manqué d'hommes pour s'efforcer de séparer les catholiques de ce Siège Apostolique de Rome, sous prétexte que l'amour de chacun pour sa propre patrie et la fidélité envers elle requerrait une telle séparation, Nos fils ont pu et peuvent à bon droit répondre qu'ils ne le cèdent à aucun citoyen en matière de patriotisme, mais qu'ils veulent absolument jouir d'une juste liberté.

S. S. PIE XII

Encyclique « *Evangelii Præcones* »

# Comment l'Ilang-Ilang mérita sa floraison

L'ilang-ilang est un arbre des Philippines. De ses fleurs odorantes, on extrait une huile dite « essence d'ilang-ilang », laquelle, exportée en Amérique ou en Europe, est largement employée dans les parfumeries. Une aimable légende, transmise par la tradition, raconte ainsi l'origine de cette précieuse fleur :

C'était aux tout premiers jours du monde. Le bon Dieu parachevait son œuvre de création en distribuant à certains arbres de riches floraisons, en regard des services qu'ils rendraient à l'humanité. Le tortueux ilang-ilang attendait sagement son tour, espérant lui aussi quelque faveur de la main libérale du Tout-Puissant. Il ne reçut hélas! que des feuilles pour ornement. Son cœur d'arbre en souffrit mais ne recéla aucune amertume; au contraire, il conserva le désir d'être utile si possible à quelque créature.

Un jour, un violent typhon s'abat-  
tit sur les îles. Tout être vivant,  
homme, animal, insecte, courait de

côté et d'autre, en quête d'un abri  
contre les éléments déchainés. Seuls,  
deux papillons dorés, fraîchement  
sortis de leurs cocons, ne surent où  
se réfugier. Ils voletèrent piteusement  
au hasard, puis, dès les premières  
gouttes de pluie, se glissèrent timide-  
ment sous les branches d'un mangui-  
er.

— Donnez-nous asile sous vos feuil-  
les, supplièrent-ils.

— Non! partez d'ici! cria le man-  
gui-er. Ne voyez-vous pas que je  
dois protéger mes propres fruits, si  
nombreux et si tendres?

Les papillons s'enfuirent, effrayés  
d'une telle dureté. Plus loin ils  
trouvèrent un *dap-dap*, majestueux  
dans son manteau de fleurs écarlates.  
Cet arbuste si beau nous accueillera,  
pensèrent les mignons frérots, en se  
faufilant parmi les corolles de flamme.

— Allez-vous-en!... s'écria le *dap-  
dap* avec impatience. Vous pourriez  
meurtrir mes fleurs! Hélas! il m'en  
restera si peu après cet orage! Ne





venez donc pas ajouter à leur destruction.

La pluie fouettait de plus en plus. Pris de panique, les bébés papillons s'élancèrent vers un acacia géant.

— De grâce, abritez-nous! gémièrent-ils. Nous ne venons que de naître et ne voulons pas mourir aussitôt.

L'acacia eut un geste indifférent.

— Je n'y puis rien, dit-il. Restez, si cela vous plaît. Pour moi, je me replie toujours pendant l'orage. Et il com-



mença à refermer ses feuilles, laissant les deux frères créatures aux prises avec la bourrasque. Suffoqués et déjà tout trempés, les malheureux papillons faillirent choir sur le sol boueux. Mais, au prix d'un effort désespéré, ils se remirent à battre des ailes. À ce moment, une rafale les projeta contre le tronc rugueux d'un arbre disgracieux.

—Non, non, pas ici! haleta l'un des petits. Cherchons ailleurs.

—Et pourquoi donc ne pas vous abriter chez moi? s'enquit doucement une voix amie.

—Parce que... nous pourrions causer du dommage à vos fleurs, à vos fruits... ou peut-être vous allez aussi vous replier?

L'arbre fit entendre un rire amusé.

—Vous ne me connaissez pas, dit-il, je ne suis qu'un ilang-ilang et je ne possède rien que vous puissiez endommager; de plus, je ne sais pas me refermer. Demeurez donc ici, jolis princes, vous trouverez paix et sécurité sous mes feuilles.

Réconfortés, les deux frères se blottirent sous l'hospitalière ramure et, brisés de fatigue, bientôt s'endormirent. Lorsqu'ils s'éveillèrent, le typhon ne rageait plus, et le soleil étincelait dans un ciel de turquoise. Émerveillés, les reclus sortirent de

leur cachette et modulèrent un couplet de gratitude au bienfaisant ilang-ilang.

—Ne me remerciez pas, répondit ce dernier, j'ai seulement agi en camarade. Du reste, vous êtes hébergés sur un arbre inutile qui n'a pas de fleurs...

—Oh! non, pas inutile! puisque vous nous avez sauvés! Aussi, vous en recevrez le prix.

—Trop tard!... soupira l'ilang-ilang. Allons mes petits, jouissez maintenant à plein cœur dans la lumière et l'air pur. Mais n'hésitez pas à revenir si jamais vous avez besoin d'un ami.

—Plus tôt que vous ne croyez! promirent les papillons, en s'envolant sur un rayon de soleil.

Le lendemain à son réveil, l'ilang-ilang trouva ses branches chargées de papillons dorés. Tout heureux il s'écria:

—Bonjour mes amis! Que désirez-vous de moi?

Aucune réponse ne vint, aucune paire d'ailes ne bougea. Intrigué, il les examina de plus près. O Merveille! Une myriade de fleurs parfumées recouvraient ses rameaux noueux et brillaient comme l'or dans la lumière matinale: magnifique récompense de sa charité envers deux bébés papillons battus par la tempête.

(Légende philippine)

# Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

## AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine  
Côte-des-Neiges, Montréal 26.  
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 9.  
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine  
Montréal 8.  
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière  
Montréal 1.  
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.  
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.  
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.  
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.  
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception  
236, rue Campbell.  
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph  
3080, rue du Prince-Edouard.  
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.  
GRANBY, 35, rue Dufferin.  
GRANBY, 279, rue Principale.  
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.  
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.  
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.  
PERTH, N.-B., C.P. 259.  
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.

## AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

## EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,  
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.  
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,  
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

## FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,  
Taiwan, Free China.  
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu  
Hsien, Taiwan, Free China.  
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.  
SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,  
Suao Yilanhsien, Taiwan, Free China.

## AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,  
Fukushima Ken.  
WAKAMATSU 489, sakae machi, Aizu Wakamatsu,  
TOKYO, 08-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

## EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

## A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.  
AMBOHIBARY, Madagascar.

## EN BOLIVIE

- COCHABAMBA, Academia Comercial,  
Calle Oruro No 300, Casilla 1667

## AUX ILES PHILIPPINES

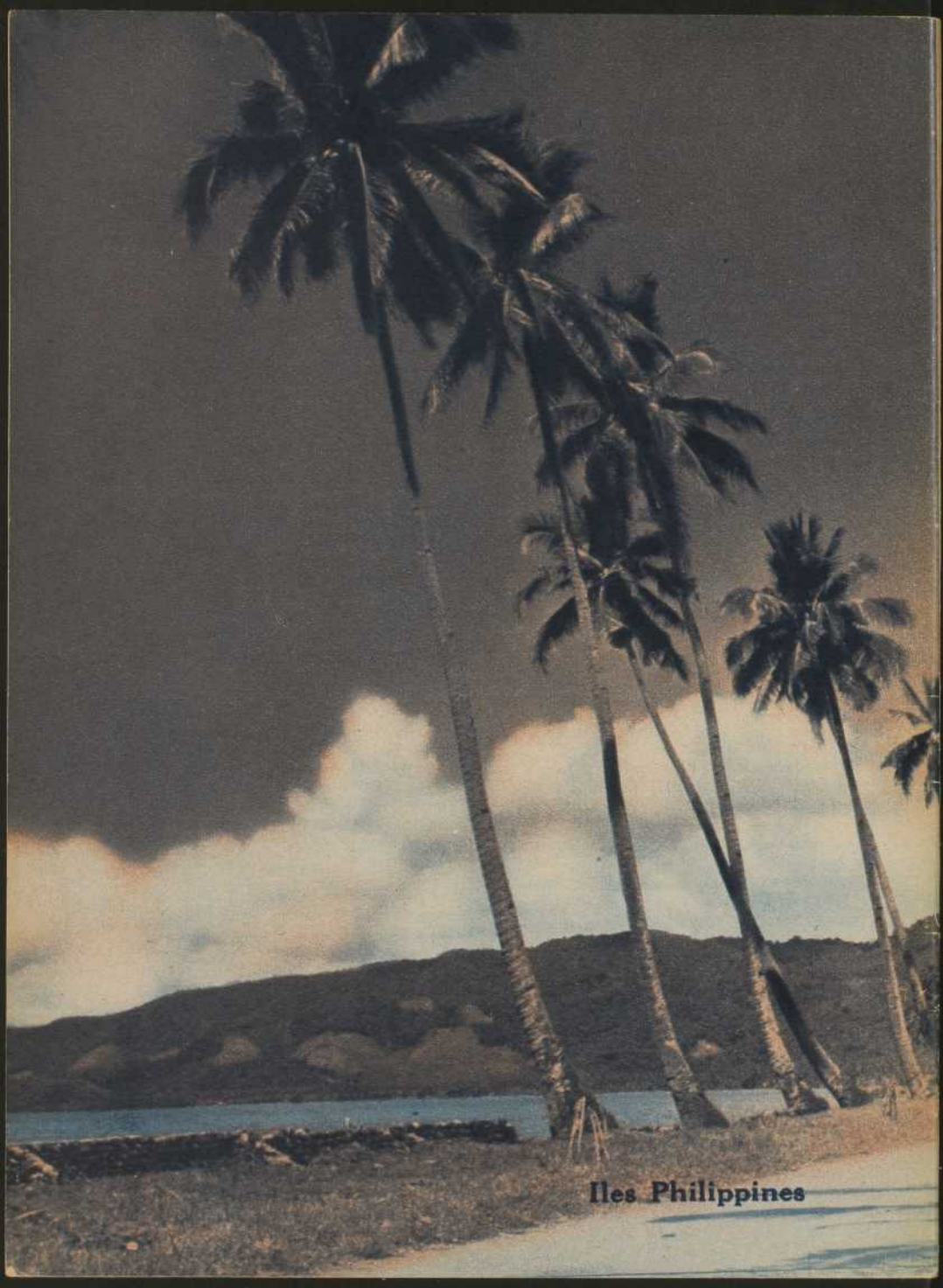
- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese  
Academy, Gen Luna St., Intramuros.  
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.  
LAS PINAS, Rizal.  
MATI, Davao Province.  
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.  
PADADA, Davao Province.  
BAGUIO, City, H. Pacdal, Mountain Province.

## AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haïti.  
LES COTEAUX, Haïti.  
ROCHE-A-BATEAU, Haïti.  
PORT-SALUT, Haïti.  
CAMP-PERRIN, Haïti.  
MIREBALAIS, Haïti.  
LIMBE, Haïti.  
CAP-HAITIEN, Haïti.  
CHANTAL, Haïti.  
TROU-DU-NORD, Haïti.  
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haïti.  
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,  
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haïti.  
LA BOULE, Haïti.  
MERCEDÉS, Province de Matanzas, Cuba.  
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.  
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.  
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.  
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.  
COLON, Province de Matanzas, Cuba.  
SANJOSE de LOS RAMOS, Prov. de Matanzas, Cuba

## EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Champira P.O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
RUMPHI MISSION, Rumphii, P.O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
KARONGA MISSION, Karonga P.O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
MZUZU, Convent School, Mzuzu P.O., Box 24,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
FORT JAMESON, P. O. Box 107,  
Northern Rhodesia, B.C. Africa.  
KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.,  
Northern Rhodesia, B.C. Africa.



**Iles Philippines**